

# Les Juifs en Grèce

Rena MOLHO

## au XX<sup>e</sup> siècle

**A**u VI<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ, des Juifs s'installèrent pour la première fois sur le pourtour maritime de la Grèce, mais c'est à la fin du XV<sup>e</sup> siècle que la diaspora ibérique y déferla. Salonique se peupla alors de Juifs espagnols et portugais qui imposèrent leur langue et leurs coutumes à leurs coreligionnaires de langue judéo-grecque (*romaniotes*) ou de langue *yiddish* (*ashkenazes*), venus de Byzance ou d'au-delà du Danube au temps des persécutions juives en Europe, entre le XI<sup>e</sup> et le XIV<sup>e</sup> siècles<sup>1</sup>. Au moment de la fin des guerres balkaniques, les Juifs de Grèce étaient au total 100 000, dont 90 000 dans les nouvelles provinces. À elle seule, la ville de Salonique en comptait 80 000<sup>2</sup>.

Lors de l'entrée des Grecs à Salonique le 26 septembre 1912 — ils battaient les Bulgares de quelques heures ! —, sur une population totale de 160 000 habitants, 50 % étaient des Juifs<sup>3</sup> ; l'autre moitié de la population était composée de Turcs, de Grecs, de Bulgares, de Valaques et de Levantins. Les Juifs étaient les maîtres incontestés de l'artisanat, de l'industrie, du commerce et de la finance. Agents maritimes, dockers, bateliers, agents en douane, charretiers : tous étaient Juifs. Jusqu'au grand incendie de 1917, ils habitaient le centre de la ville, alors que les Grecs occupaient la zone latérale sud-est, et les Turcs la ville haute<sup>4</sup>. La langue maternelle de ces Juifs de Salonique était le judéo-espagnol, dialecte castillan auquel s'ajoutaient certains termes issus de l'hébreu, du turc, du grec, de l'italien, ou même d'origine slave. Le judéo-espagnol était aussi la langue locale de Salonique, parlée également par les non-juifs qui partageaient le même espace économique<sup>5</sup>.

Les autres communautés juives grecques étaient beaucoup moins importantes. Au début du XX<sup>e</sup> siècle, il en existait une trentaine, de présence souvent ancienne, mais d'importances diverses, dans plusieurs villes de Grèce : au sud, dans l'île de Crète, à La Canée ; dans les îles de Chios, Lesbos, Kos et Rhodes ; à l'ouest, dans



Henriette Asséo, née Benveniste, pose devant le photographe en costume traditionnel de juive espagnole, le 4 mai 1919 (coll. part.).

les îles ioniennes de Corfou, Zante, Leucade et Céphalonie, où les juifs locaux entretenaient des échanges quotidiens avec leurs coreligionnaires des villes voisines de l'Épire (Arta, Janina et Preveza) ; au sud-ouest, à Patras et à Corinthe, dans le Péloponnèse ; dans le centre est, à Chalkis dans l'île d'Eubée et dans les principales villes de Thessalie, Volos, Larissa et Trikala ; au nord et à l'ouest de la Macédoine, dans les villes de Kastoria, Verria et Florina ; à l'est de la même région, dans les villes de Serres, Drama, Kavala et dans les villes de Thrace Xanthi, Komotini, Didymoteichon et Alexandroupolis. Toutes ces communautés avaient réussi à survivre au long de l'histoire, et parfois même à prospérer, en dépit des épreuves que leur caractère minoritaire les avaient amené à subir. Quant à la communauté juive d'Athènes, elle ne comptait que quelques centaines de membres au début du XX<sup>e</sup> siècle,

1. Voir Andrew Sharf, *Byzantine Jewry. From Justinian to the Fourth Crusade*, Londres, Routledge, 1971, pp. 132-162.

2. Voir Rena Molho, « Les Juifs de Salonique, 1856-1919 : une communauté hors norme », article paru en grec, à Athènes, en 2001.

3. La population juive est restée majoritaire à Salonique jusqu'en 1923, la ville étant alors appelée « la Jérusalem des Balkans ».

4. Voir Rena Molho, « Le Renouveau... », in Gilles Veinstein (ed.), *Salonique 1850-1918 : la ville des Juifs et le réveil des Balkans*, Paris, Autrement, 1992, pp. 64-78.

5. Rena Molho, « The Judeo-Spanish Language in daily use in 20th Century Salonica », exposé lors de la conférence tenue à Giron en mars 1998 sur le thème *La Cultura del Llibre: Herència de Passat, Vivència de Futur*.

et était d'implantation très récente (c'est en 1885 seulement qu'elle avait été dotée d'un cimetière et d'un oratoire). Elle s'accrut toutefois pendant les guerres balkaniques, du fait de l'arrivée de Juifs fuyant d'autres parties du pays, et en particulier Salonique<sup>6</sup>.

*Henriette Asséo en tenue de ville à Salonique en avril 1922. Elle fut déportée à Auschwitz en avril 1943 (coll. part.).*



6. Voir Michaël Molho, « La nouvelle communauté juive d'Athènes », in *The Joshua Starr Memorial Volume*, New York, 1953, pp.231-239.

7. Voir Rena Molho, « The Jewish Community of Thessaloniki and its Incorporation into the Greek State, 1912-1919 », in *Middle Eastern Studies*, 1988, vol. 24, pp. 390-403, « Salonique après 1912 : propagandes étrangères et communauté juive », in *Revue historique*, 1992, vol. 1 pp. 127-140, et « Le Renouveau... », art. cit.

8. Voir Michaël Molho, « Le judaïsme grec en général et la communauté juive de Salonique en particulier entre les deux guerres mondiales » in *Homenaje a Millas-Valllicrosa*, Barcelone, 1956. Cet article étant une des bases de cette étude, il ne sera plus fait d'appel de note le concernant.

9. Cette expression est typiquement judéo-espagnole, puisque le premier mot est en hébreu et le second en espagnol.

### **Le rôle des Juifs dans la vie économique**

Dans la Grèce des guerres balkaniques, Salonique était la ville la plus importante du point de vue économique. Elle était alors le grand *emporium* des Balkans, dont les activités commerciales s'étendaient de l'Égée au Danube et de l'Adriatique à la Maritsa et même au-delà. Son port était rempli de bateaux à vapeur et de voiliers. Elle servait de centre d'approvisionnement naturel à ce vaste arrière-pays, qui de l'Albanie jusqu'à Constantinople représentait une clientèle potentielle de quatre millions d'habitants. Les transactions qui s'opéraient sur le marché salonicien dépassaient en volume et en importance celles de toutes les autres places de Grèce réunies<sup>7</sup>.

Quand les Grecs entrèrent dans Salonique, ils s'aperçurent vite que, du centre jusqu'à la Tour Blanche, la ville était toute entière juive. Le judéo-espagnol était la langue des rues, des magasins et des foyers ; c'était aussi la langue des enseignes, écrites en caractères hébraïques, alors que les réclames, les factures, les livres de comptabilité et les légendes des films projetés dans les cinémas étaient en français<sup>8</sup>. Les Juifs étaient à la tête de toutes les entreprises industrielles et commerciales de la ville : ils avaient participé à la fondation de la compagnie des eaux, du gaz, de l'électricité et des tramways ; ils avaient créé la minoterie et la briqueterie Allatini, une grande brasserie, des sociétés de tabac, une grande filature, la Banque de Salonique et cinq autres grandes maisons, etc. ; ils étaient les maîtres incontestés des importations et exportations, représentaient les compagnies de navigation internationales, ainsi que les plus importantes compagnies d'assurances. Leur probité commerciale était proverbiale, puisque les plus grosses affaires se traitaient sur simple parole, *dibbour de mercader*<sup>9</sup> (promesse de marchand), ou autrement dit « engagement d'honneur ».

Les tabacs, dont la Thrace et la Macédoine tiraient le meilleur de leurs revenus, étaient aussi un domaine réservé aux Juifs. Depuis l'expert qui allait l'acquérir sur pied, l'ouvrier qui le conditionnait, jusqu'à l'exportateur, les commis de bureaux, les courtiers, les agents à l'étranger, tous étaient Juifs. Et il en était presque de même dans plusieurs centres du pays, à Comotini, à Didymotico, à Sérres, à Verria, à Florina, à Castoria, à Janina, pour toute la production de céréales, d'opium, de peaux brutes, de cocons, ou d'articles manufacturés localement ou importés.

Seule la situation des Juifs en Vieille Grèce et dans les îles était fort différente : en Thessalie, à Chalkis, en Morée, petits commerçants, colporteurs, artisans ou ferblantiers, ils partageaient en effet la misère de régions peu favorisées.

### **Éducation, culture et vie religieuse**

À la fin de la Première Guerre mondiale, Salonique comptait douze écoles juives, de qualité, dont quatre établissements secondaires. Depuis sa fondation en 1873, l'Alliance israélite universelle entretenait à elle seule tout un complexe scolaire de sections maternelles, élémentaires, primaires supérieures, secondaires et professionnelles. 10 000 enfants, parmi lesquels 4 500 filles, y étaient scolarisés. Le français avait la première place dans l'enseignement et servait d'instrument de formation, puisque le corps enseignant était majoritairement formé en France. Les matières classiques étaient au programme, mais aussi l'histoire juive, biblique et post-biblique. L'enseignement de l'hébreu était confié à des rabbins locaux. Le turc — et

ensuite le grec — n'occupait que quelques séances dans le programme scolaire. À Salonique, de nombreux jeunes Juifs fréquentaient aussi les écoles étrangères, françaises et italiennes, ainsi que les écoles congrégationnistes<sup>10</sup>. Par ailleurs, 1 800 élèves suivaient l'enseignement du Talmud. Entre 1910 et 1913, le grand rabbin Itzhack Epstein introduit des réformes d'inspiration moderne : le cours d'hébreu fut alors complètement transformé en enseignement d'une langue vivante et compréhensible.

Chaque localité de Thrace, de Macédoine et de l'Épire disposait de son école juive, subventionnée le plus souvent par l'Alliance israélite universelle. Dans ces écoles, l'instruction générale allait de pair avec l'enseignement du français et la culture religieuse.

Les *Séfarades* des Nouvelles Provinces de langue et de mentalité latine assimilaient facilement les langues et la culture d'Occident. Ils voyageaient à l'étranger pour études ou affaires, lisaient les journaux, les revues et les livres français.

Le niveau culturel des Juifs de Salonique était élevé : la ville possédait plusieurs bibliothèques, hébergées dans des clubs, à la fois centres de sociabilité et de culture. Le premier, fondé en 1897, était l'Association des anciens élèves de l'Alliance israélite, qui groupait des centaines d'adhérents des deux sexes. Par l'organisation de cours, de conférences et de causeries suivies de discussions, ces clubs — club des anciens élèves des lycées français, des écoles italiennes, de l'école Gategno, de l'école Altchek, de la Kadima (spécialement formée d'hébraïsants), de la Macabi, des Jeunes Juifs, etc. — apportaient un complément d'instruction<sup>11</sup>. Le goût de la lecture était très développé, y compris parmi les membres des couches populaires, pour lesquels tout ouvrage connu, en français ou italien, roman ou texte de théâtre, était traduit en judéo-espagnol. Entre 1875 et 1940, ont existé aussi dans la ville une quarantaine de journaux et de revues, à l'existence souvent éphémères : trente et une de ces publications étaient rédigées en judéo-espagnol, et huit en français. Elles représentaient toutes les tendances politiques, à l'image de la laïcisation et du pluralisme de la communauté. Dix de ces publications, les plus diffusées, étaient satiriques ; neuf étaient sionistes, cinq socialistes, une de tendance monarchiste, et neuf d'intérêt général. Trois revues complétaient cette série.

Dans les quartiers urbains, il existait trente-deux synagogues communautaires, plusieurs synagogues privées (appartenant à des familles de la grande bourgeoisie) et plus de soixante oratoires, fréquentés par un grand nombre de Saloniciens de stricte observance. Certains riches particuliers entretenaient des séminaires réputés, dotés de bibliothèques d'œuvres rares, comprenant par exemple des exemplaires du Talmud, des *Traités* de Maimonide, de Joseph Caro, des commentaires de Rachi, de Eben Ezra et surtout des collections de *Responsa* qui étaient l'œuvre des talmudistes saloniciens.

La communauté se caractérisait aussi par l'importance, en son sein, de la philanthropie et de l'entraide. Elle possédait ainsi un hôpital particulièrement moderne, tandis que quelques dispensaires, comme le Bicour Holim, se trouvaient dans les quartiers juifs des faubourgs pour les soins médicaux des plus pauvres. La société Matanoth La-evionim, fondée en 1901, fournissait à midi des repas chauds à de nombreux écoliers pauvres ou orphelins. Il existait aussi deux orphelinats — un pour garçons, un pour filles —, ainsi que plusieurs fondations de charité, de secours scolaire ou d'œuvre de layette. Et il y avait encore des caisses de prêts sans intérêt pour soutenir les familles en difficulté.

En Vieille Grèce et dans les îles, les enfants juifs étaient en général scolarisés dans les écoles grecques, où l'étude des langues étrangères, y compris l'hébreu, était négligée. Seule la communauté de Corfou échappait à cette léthargie intellectuelle, grâce à sa langue italienne et à son goût pour la culture de son passé vénitien.

### **Statut des communautés**

Depuis la fondation du royaume, la Grèce contemporaine avait inscrit la liberté des cultes dans sa Constitution. Ce n'est toutefois qu'en 1882, lorsque l'annexion de Thessalie amena sous le régime hellénique les communautés juives de Volos, de Larissa, de Tricala, etc., que celles-ci reçurent leur statut légal et furent autorisées, entre autres, à entretenir des écoles particulières.

La loi 147 de 1914 reconnaissait l'existence des communautés des Nouvelles Provinces, et leur concédait le privilège de l'application du code rabbinique en matière matrimoniale. Quatre ans plus tard, la loi 1242 prévoyait la nomination d'enseignants d'hébreu dans les écoles primaires de l'État que fréquentaient plus de vingt enfants de confession mosaïque. En 1920, toutes les communautés furent reconnues *de facto* et *de jure*. La loi 2456 de 1923 érigea les communautés en personnes morales de droit public et énonça leurs droits et privilèges : selon ce texte, il suffisait qu'une communauté se compose de plus de vingt familles pour qu'elle soit constituée et ratifiée par décret royal. Pour entretenir ses institutions, chaque communauté avait alors le droit d'accepter des dons particuliers et de prélever des taxes sur les denrées réputées *cachet* ; elle pouvait fonder des écoles particulières, à condition d'inclure dans le programme le grec et l'histoire hellénique. Les Juifs pouvaient aussi chômer le samedi et les jours fériés juifs ; pendant ces jours, ils étaient d'ailleurs exemptés de comparaître en justice. Les commerçants juifs étaient autorisés à tenir leurs livres de commerce en judéo-espagnol ou en français. Dans le cadre de la constitution hellénique, chaque communauté jouissait d'une autonomie complète : elle était administrée par une

10. Voir Rena Molho, « Les Juifs de Salonique, 1856-1919 », *art. cit.*

11. Voir Rena Molho, « Education in the Jewish Community of Thessaloniki in the Beginning of the 20th Century », in *Balkan Studies*, n° 34/2, 1993, pp. 259-269 et « Le développement culturel à Salonique au début du XX<sup>e</sup> siècle », in *Les cahiers de l'Alliance israélite universelle*, n° 17, dossier spécial « Les Juifs de Salonique », novembre 1997, pp. 32-34.

assemblée générale élue, qui désignait un conseil pour la direction des affaires intérieures, et un autre pour la gestion de la fortune communautaire, avec droit d'acheter et de vendre et de nommer des commissions pour administrer chacune des institutions philanthropiques, culturelles et scolaires. L'assemblée désignait également le grand rabbin, qui avait pouvoir de décision sur toutes les questions de caractère religieux. C'est elle, enfin, qui devait établir le texte des statuts de la communauté, qui devaient ensuite être approuvés par décret. Les statuts de Salonique furent ainsi approuvés en 1923, même s'ils furent souvent modifiés par la suite.

### **Les Juifs et le rattachement de Salonique à la Grèce**

Le judaïsme en Grèce ne se réduisait certes pas à la communauté de Salonique, mais celle-ci en était néanmoins, et de loin, la pièce maîtresse. Or, pour diverses raisons, dont certaines accidentelles, cette communauté, n'allait cesser d'être mise à l'épreuve par l'évolution moderne des Balkans en général, et de la Grèce en particulier.

Une première migration de Juifs saloniens eut lieu en 1908, avec la révolution des Jeunes-Turcs : une de leurs premières mesures avait été en effet de décréter la conscription des non-musulmans (juifs et chrétiens), jusque-là dispensés de servir dans les armées de l'Empire. Près de huit mille Juifs quittèrent alors Salonique, à destination des États-Unis. Une seconde vague de départs se produisit après les guerres balkaniques de 1912 et 1913, quand la division de l'ensemble des Balkans en États nationaux — dont les frontières devenaient autant de barrières douanières — priva Salonique de son vaste arrière-pays, et amena un grand nombre de commerçants juifs à quitter la ville pour Constantinople.

Les premiers contacts des Juifs avec la Grèce avaient été plutôt ambigus. Les troupes grecques s'étaient montrées coupables d'excès et d'abus que l'administration avait promptement réprimés. Néanmoins, pour se protéger contre la partialité de la police et assurer leur défense, les Juifs avaient fondé en 1908 le « Club des Intimes », puis surtout, en 1913, la ligue « Ahdout » (Union), chargée de fournir une assistance judiciaire aux artisans et d'améliorer la situation économique des ouvriers. L'œuvre de cette ligue fut excellente, mais de courte durée, du fait du bouleversement provoqué par l'incendie du 1917<sup>12</sup>. Depuis la Révolution des Jeunes-Turcs, les Juifs saloniens pouvaient s'exprimer dans le domaine politique, et ils furent nombreux à se ranger du côté des révolutionnaires. En réaction aux nationalistes locaux, le sionis-

me, jusqu'alors timide, s'érigea en parti idéologique organisé. En même temps, de jeunes intellectuels et des ouvriers fondèrent en 1909 un parti socialiste, connu sous le nom de Fédération ouvrière socialiste, et qui devint le parti socialiste le plus grand et le mieux organisé de l'Empire.

Le régime grec eut pour conséquence un nouveau développement des courants politiques chez les Juifs de Salonique. Le sionisme progressa encore et gagna de nombreux nouveaux adhérents — mais au lieu de faire de la propagande pour l'immigration en Palestine, comme le demandait l'Organisation sioniste centrale, le sionisme salonicien défendait l'idée de l'internationalisation de la ville (et du maintien des Juifs sur place) que partageaient aussi les socialistes grecs, qui voyaient dans cette politique non seulement un moyen pour sauvegarder la sécurité des Juifs, mais aussi une possibilité de favoriser la paix dans les Balkans<sup>13</sup>.

Au début de la Grande Guerre, les Juifs de Salonique furent très divisés, comme d'ailleurs le reste de la population grecque de la ville, entre la participation à la guerre aux côtés de la Triple Entente — ainsi que le souhaitait Venizelos — ou la neutralité — position de la Cour. Toutefois, à partir de l'automne 1915, Salonique devint le centre des opérations alliées en Orient et connut pendant quelques années une intense animation. De nouvelles fortunes s'édifièrent rapidement, surtout parmi les Juifs, et il y avait du travail pour tous. Deux ans plus tard cependant, en août 1917, un énorme incendie, alimenté par le fameux vent du Vardar, embrasait le centre de la ville : 4 101 immeubles, répartis sur 227 hectares, furent détruits, laissant sans foyer quinze mille familles, dont dix mille juives. La communauté juive fut le plus durement frappée : plus des deux-tiers des propriétés ravagées par le feu lui appartenaient, et un dixième seulement de cette immense fortune était assuré. Presque toutes les écoles, les trente-deux synagogues, les oratoires, tous les centres culturels, les bibliothèques, les clubs furent anéantis. Malgré les secours mobilisés partout dans le monde, qui parvinrent à rassembler une somme de 40 000 livres-or, la communauté ne se releva jamais de cette catastrophe : la physionomie juive de la ville, qui datait de plus de cinq siècles, avait été effacée en trente-six heures...<sup>14</sup>

Vingt-cinq mille des cinquante-trois mille sinistrés juifs, appartenant pour la plupart à la petite et à la moyenne bourgeoisie, furent contraints de partir habiter dans des quartiers édifiés à la hâte et d'une façon rudimentaire. L'appauvrissement de cette population, qui se trouva alors à la charge de la communauté, eut pour conséquence la baisse de son niveau intellectuel et social<sup>15</sup>.

12. Voir Rena Molho, « Popular Antisemitism and State Policy in Salonica during the City's Annexation to Greece », in *Jewish Social Studies*, n° 3/4, été-automne 1988/1993, pp. 253-264.

13. Voir Rena Molho, « The Zionist Movement in Thessaloniki up to the A'Panhellenic Zionist Congress », in *Proceedings of the conference "The Jewish Communities of Southeastern Europe from the 15th Century to the End of World War II"*, Thessaloniki, 30 octobre-3 novembre 1992, pp. 327-350.

14. Voir Rena Molho, « La présence juive à Salonique », [article en grec], in *Paratiritis*, hiver 1994, pp. 13-52.

15. Voir Rena Molho, « Jewish Working-Class Neighborhoods established in Salonica Following the 1890 and the 1917 Fires », in Minna Rozen (ed.), *The Last Ottoman Century and Beyond: The Jews of Turkey and the Balkans, 1808-1945*, Tel Aviv, 2002, pp. 173-194.



*La famille Benveniste sur le perron de sa maison, à Salonique, en 1933. Seul le jeune homme de droite, Salomon Asséo, a survécu à la guerre (pendant laquelle il faisait ses études en France) (coll. part.).*

## **Les Juifs et l'hellénisation**

Le caractère juif de Salonique était une source de préoccupation pour les gouvernements grecs. En tant que port naturel, la ville était en effet le vrai débouché de l'Europe centrale depuis la Baltique : c'est pour cette raison que tous les pays balkaniques avaient rêvé de s'en emparer, afin de s'offrir ainsi un libre accès à la mer. Une fois rattachée à la Grèce, elle était devenue ville frontalière, située à quelques kilomètres de l'arrière-pays balkanique, et d'autant plus vulnérable aux diverses convoitises qu'elle était peuplée par un élément étranger à l'hellénisme.

L'hellénisation de Salonique, qui devait permettre la sauvegarde de la sécurité du pays et l'intégrité du territoire, constituait donc une priorité dans le programme du parti libéral grec que dirigeait Venizelos, premier ministre depuis 1910. Il y avait là un antagonisme irréductible entre le parti vénizéliste et la population juive salonicienne<sup>16</sup>. Habités à être exemptés du service militaire — ce qui avait déjà été remis en cause par les Jeunes-Turcs — et inquiets des répercussions fâcheuses que le programme d'hellénisation de Venizelos risquait d'avoir pour eux, les Juifs votaient soit en faveur des sionistes ou des socialistes, soit pour les monarchistes, mais leur poids électoral en faisait les vrais arbitres lors des élections à Salonique, et Venizelos ne put rien faire contre leur hostilité. Sévèrement battu lors des élections générales de novembre 1920, il attribua tout de

suite sa défaite aux suffrages des « allogènes ». Pendant la période politique très compliquée qui suivit — retour au pouvoir du mouvement vénizéliste dès 1924, puis de Venizelos lui-même, comme premier ministre à nouveau, de 1928 à 1933 ; période républicaine de 1924 à 1933 —, les Juifs furent en but à une politique hostile, sinon clairement antisémite, même si celle-ci était en partie masquée par le caractère démocratique du parti libéral<sup>17</sup>.

À partir de 1923, les Juifs furent obligés de voter dans un secteur électoral séparé, c'est-à-dire un ghetto politique, qui réduisait leur pouvoir électoral en les contraignant à voter uniquement pour leurs représentants. En guise de contestation, ils décidèrent de boycotter les premières élections qui suivirent cette décision : lors de la consultation, il y eut seulement quinze électeurs sur un total de dix mille inscrits... D'autres mesures suivirent. Lorsqu'il s'agissait de contribuables « allogènes », les inspecteurs du fisc exerçaient par exemple leur mandat avec une rigueur toute spéciale : beaucoup de commerçants juifs choisirent l'émigration pour éviter la persécution fiscale. Après avoir liquidé leurs affaires, les plus riches s'installèrent à Milan, Paris ou Marseille. L'élite de la communauté salonicienne ainsi qu'une grande partie de la fortune juive locale disparurent dans cet exode. La ville fut privée de ses « capacités » et de ses capitaux ; le moulin et la briqueterie Allatini, la brasserie Olympos, ainsi que cent autres entreprises changèrent de mains à cette époque. Beaucoup d'ouvriers juifs et non-juifs saloniciens se trouvèrent réduits au chômage, d'autant plus que des milliers de réfugiés grecs, arrivés à Salonique après l'échec de la campagne d'Asie Mineure en 1923, les concurrençaient en acceptant de les remplacer pour des salaires inférieurs<sup>18</sup>.

Cet afflux transforma profondément la structure démographique, économique et sociale de toute la Grèce, mais surtout de Salonique, où s'installèrent subitement cent mille réfugiés, dénués de tout — les réfugiés les plus riches préféraient s'établir à Athènes ou au Pirée, attirés par la centralisation gouvernementale, alors que les ressources de Salonique, privée de son arrière-pays, étaient alors déclinantes. Fort nombreux, ceux-ci bénéficiaient d'importants dégrèvements fiscaux, ainsi que de l'indulgence des agents du fisc, ce qui eut pour effet un découragement grandissant des Juifs de Salonique, et une recrudescence des départs, d'autant plus nombreux que la communauté avait perdu tout ce qui faisait sa qualité de vie : après l'incendie de 1917, des milliers de maisons du centre de la ville avaient à jamais disparu, et leurs anciens habitants juifs n'avaient plus aucun espoir de les reconstruire. Quelques mois après la catastrophe — en mai 1918 —, un ministre, Papanastassiou, l'un des leaders libéraux, avait en effet décrété l'expropriation générale de la zone incendiée, pour, officiellement, des raisons de politique urbaine (mais il s'agissait évidemment aussi d'une occasion inespérée d'helléniser la

16. Voir Rena Molho, « The Jewish Community of Thessaloniki... », *art. cit.*, « Venizelos and the Jewish Community of Salonica, 1912-1919 », in *Journal of the Hellenic Diaspora*, XIII/34, 1986, pp. 113-123 ; et « Salonique après 1912... », *art. cit.*

17. Voir Rena Molho, « The Jewish Community of Thessaloniki... », *art. cit.*, « Le Renouveau... », *art. cit.* et « Venizelos and the Jewish Community of Salonica », *art. cit.*

18. Voir Rena Molho, « La présence juive à Salonique », *art. cit.*

ville). La configuration urbaine antérieure fut donc effacée : les anciens propriétaires devant recevoir des bons fonciers transférables. Après quelques années de discussions, les nouveaux lots furent mis aux enchères publiques, mais les petits propriétaires juifs, qui avaient alors dépensé leurs économies (d'ailleurs sérieusement dévalorisées à la suite de la guerre), ne purent en acquérir que fort peu. Ne pouvant se réinstaller à l'ancien emplacement de leurs maisons et de leurs boutiques, ils finirent par revendre au rabais les bons fonciers qui leur avaient été accordés.

En 1923, le même Papanastassiou, devenu ministre du Travail, s'attaqua à la tradition du Shabbat. Par une loi spécifique à la ville de Salonique, qui rendait obligatoire le repos dominical, il abolit le privilège sabbatique, consacré par la tradition, et que confirmait pourtant clairement une disposition de la loi 2456 (votée cette même année 1923) consacrée au règlement organique de la communauté...

La crise de 1929 éprouva d'autant plus les Juifs qu'ils étaient déjà affaiblis par toutes ces difficultés. L'industrie du tabac, qui occupait de nombreux ouvriers juifs, en subit le plus les effets, et les ateliers de conditionnement fermèrent les uns après les autres. Des milliers d'ouvriers étaient réduits au chômage.

Dans cette situation, la communauté était profondément divisée. La majorité était sioniste : il existait une profusion de confréries, de cercles et de clubs éducatifs et sportifs (parmi lesquels les plus connus étaient Maccabi, Bnei Zion, Bnot Israël, Nouveau Club, Théodore Herzl, Betar, Misrahi, Bialik, Geoula, Max Nordau, Hatehya, Hashahar, Menora, Mevasseret Zion, Association des Jeunes Juifs), qui tous avaient leur local, leur bibliothèque, leurs conférences, leurs cours, etc., et donc l'activité idéologique était coordonnée par la Fédération sioniste (1919), à laquelle adhéraient tous les groupes sionistes du pays. Pour leur part, les modérés, ou « alliés », imprégnés de l'idéologie de l'Alliance israélite, qui se recrutaient surtout dans les classes moyennes et la haute bourgeoisie, étaient partisans d'une politique d'assimilation à la langue et à la culture du pays, et affirmaient que chaque électeur devait voter selon sa conscience et ses intérêts politiques. Les « populaires », enfin, regroupaient dans leurs rangs la majeure partie des habitants des faubourgs, ouvriers et artisans. Ils ne représentaient que le quart du corps électoral juif, mais sa partie la plus active, de sorte que certains organes de presse et les rapports de police leur attribuaient une influence prédominante, présentant ainsi la communauté toute entière comme une force de gauche. Aux élections parlementaires, les « populaires » parvenaient souvent à envoyer à la Chambre un ou deux députés juifs grâce aux alliances avec les partis de gauche du pays.

Si dans la majeure partie des villes de la Vieille Grèce, une bonne entente régnait entre juifs et chrétiens — les petites communautés juives jouaient d'ailleurs un rôle insignifiant dans l'économie de ces

villes —, les Juifs de Salonique, qui malgré une progressive décadence conservaient encore des vestiges considérables de leur ancienne prospérité, étaient par contre l'objet d'un antisémitisme très vif. L'hostilité du parti libéral contre les Juifs semblait cependant peu à peu s'apaiser. En 1929, l'avocat Ascher Mallah fut élu sénateur sur la liste des vénizélistes, qui recueillaient des voix juives de plus en plus nombreuses : leur candidat à la mairie de Salonique fut soutenu par deux mille voix juives, et un vice-maire juif fut élu, Avraam Recanati. Cet apaisement ne dura cependant guère. Des journaux saloniciens se lancèrent dans des attaques antijuives qui opposaient systématiquement le réfugié — orthodoxe — au Juif — allogène. Aux yeux des réfugiés, une expulsion massive des Juifs aurait permis aux « vrais Hellènes » de se partager leurs biens. L'antijudaïsme d'une certaine presse parvint à ameuter contre les Juifs saloniciens des étudiants, des réservistes de l'armée et une partie de la population des faubourgs. Dirigée par un marchand d'habits, Giorgios Cosmidis, une ligue antijuive, l'Ethniki Enosis Hellado — les Trois Epsilon — fut fondée en 1930. Elle se présentait comme une société secrète, mais recruta des milliers d'adhérents, et lança des appels à l'agression directe contre les Juifs. *Makedonia*, l'organe des Vénizélistes, se plaça de son côté en publiant des articles antisémites, avec en particulier le journaliste Nicos Fardis et ses adjoints. Assez contradictoirement, selon un de leurs thèmes favoris, les Juifs étaient des communistes acharnés à la perte du pays, mais qui en même temps — il ne fallait pas avoir peur de la contradiction — s'enrichissaient aux dépens du pauvre peuple grec ; pour eux, les Juifs représentaient un danger sans précédent au sein de l'hellénisme, et il était nécessaire, pour le moins, de les expulser.

En 1930, un congrès des sociétés maccabis, auquel assistait un délégué de Salonique, se tint à Sofia. Dans une allocution, un Juif bulgare fit allusion à la nécessité pour la Bulgarie d'annexer la Macédoine grecque. Le propos était passé inaperçu, mais un membre des « Trois Epsilon » le découvrit en épluchant les comptes-rendus du congrès, et s'empressa d'accuser le délégué de Salonique et la Maccabi, — ainsi d'ailleurs que toute la communauté salonicienne, et le judaïsme mondial lui-même — de collaborer avec les Bulgares pour arracher à la Grèce la plus belle de ses provinces. La presse s'empara de l'affaire, et engagea une très violente campagne pour soulever les foules contre la « trahison » des Juifs. Sous l'œil indifférent de la police, cette agitation conduisit d'abord à des émeutes et à des incidents violents dans les rues et les tramways, pour aboutir finalement en juin 1931 à un véritable pogrom. Dans la nuit du 29 au 30 juin, des groupes armés comprenant deux mille réfugiés encadrés par des réservistes de l'armée se dirigèrent vers le faubourg juif de Campbell, au sud-est de la ville, le plus petit et le plus isolé, où ils mirent le feu aux baraquement où logeaient trois cents familles juives. Pourtant alertées à

temps, les autorités ne firent rien pour arrêter les agresseurs. Assaillis pendant leur sommeil, les habitants du quartier ne purent que s'échapper en hâte, en abandonnant leurs foyers à l'incendie (pendant les jours de terreur qui suivirent, ils furent logés par la communauté dans des écoles et dans des temples). Plus tard, lors du procès des incendiaires, le jury rendit un verdict d'acquiescement et le crime resta impuni. Si Venizelos, qui était alors au pouvoir, stigmatisa les fauteurs des troubles à la Chambre des députés, il ne fit cependant rien pour les victimes.

Le pogrom de Campbell provoqua un important exode. De 1932 à 1934, dix mille Juifs saloniens émigrèrent en Palestine : cette arrivée soudaine de nombreux ouvriers, artisans et hommes d'affaires à Haïfa et à Tel Aviv contribua de façon importante au développement de ces villes. Ce fut par exemple un émigré salonicien, Léon Récanati, ex-président de la communauté de Salonique, qui fonda la Palestine Discount Bank qui devint par la suite l'un des instituts de crédit les plus prospères de tout le Proche-Orient.

Après les exodes successifs vers l'Amérique du Nord en 1908, vers la Turquie en 1913, vers la France de 1917 à 1919 puis de 1922 à 1926 et enfin vers la Palestine de 1932 à 1934, près de quarante mille Juifs avaient donc quitté Salonique en un peu plus de vingt ans (ils n'imaginaient pourtant pas que leur départ les sauverait de l'extermination nazie...). En 1935, ils étaient néanmoins encore 52 350, dont 47 289 de nationalité grecque, tandis que 5 061 étaient recensés comme de nationalité yougoslave, italienne, espagnole, turque, portugaise, etc. Ne représentant plus que le sixième de la population de la ville, les Juifs de Salonique concentraient néanmoins encore 20 % de l'économie : ils jouaient un rôle important dans la grande industrie, le haut négoce, la banque, la représentation des grandes usines d'Europe et des États-Unis d'Amérique, ainsi que dans les agences de navigation et les assurances internationales ou la médecine. Ils restaient aussi les maîtres des marchés du papier, du drap, des articles pharmaceutiques, des métaux de construction, de la verrerie et de la faïencerie, de l'industrie de cuir et de la tannerie. Ils rivalisaient même avec Athènes, qui attirait pourtant alors toutes les forces vitales du pays, mais où les Juifs (environ trois mille) étaient pour la plupart spécialisés dans l'industrie textile. À la veille de la Deuxième Guerre mondiale, les Juifs saloniens contrôlaient deux mille trois cents entreprises sur un total de neuf mille huit cents inscrites au registre des chambres du commerce, de l'industrie et de l'artisanat. Le plus grand nombre des Juifs étaient cependant employés dans les activités manuelles et les travaux de force les plus durs : ils étaient alors bateliers, dockers, charretiers, pêcheurs, marbriers, ferblantiers, maçons, peintres en bâtiment, etc.

C'est dans le domaine de l'enseignement que la volonté d'hellénisation porta les coups les plus rudes à la spécificité juive. Peu après le pogrom de Campbell,



*Sarah Tchério, photographée entre sa mère et sa grand-mère, arrive de Salonique en villégiature à Banja Luca (Bosnie) en août 1934., âgée de 11 ans, elle fut déportée à Auschwitz, ainsi que ses parents et sa famille (coll. part.).*

une loi vint profondément bouleverser l'organisation des écoles juives : pour accélérer l'hellénisation des éléments « allogènes » de la Nouvelle Grèce, le gouvernement interdit en effet la fréquentation des écoles étrangères aux enfants grecs qui n'avaient pas achevé leurs études primaires ; l'enseignement de toute langue étrangère était banni du programme des écoles primaires, exception faite toutefois de l'hébreu qui pouvait être enseigné aux élèves juifs pour leurs besoins confessionnels<sup>19</sup>. Les écoles de l'Alliance, qui avaient permis à des milliers d'enfants juifs de connaître un renouveau idéologique et professionnel, demeurèrent des établissements communautaires, mais désormais hellénisés. Les Juifs perdirent la possibilité d'apprendre des langues étrangères, ce qui avait été dans le passé un de leurs grands avantages.

À partir de 1931, les Juifs saloniens avaient compris qu'ils devaient s'assimiler au milieu grec. Et assez paradoxalement, le coup d'État monarchiste de Métaxas, le 4 août 1936, fut pour eux un bienfait. Bien qu'inspiré par des doctrines fascisantes, Métaxas se souvenait des anciennes sympathies royalistes des Juifs, et nourrit toujours à leur égard des sentiments amicaux. Il décida d'interdire toutes les manifestations antijuives, et une censure attentive fut exercée sur tout ce qui s'imprimait sur ce thème dans le pays, qu'il s'agisse de journaux, de revues ou de livres. Métaxas mit aussi les

<sup>19</sup> Voir Maria Vassilikou, « L'éducation des Juifs de Salonique dans l'entre-deux guerres » [article en grec], in *Le Judaïsme grec*, par l'Association de l'étude de la civilisation et de l'éducation néohellénique, Athènes, Fondation de l'école Moraiti, 1999, pp. 129-147.

« Trois Epsilon » hors-la-loi. Pendant toute la période de sa dictature (1936-1941), les Juifs jouirent du plus grand calme.

Entre 1931 et 1935, la fermeture des écoles étrangères privées et la fusion de celles de l'Alliance avec les écoles communautaires avaient conduit à une baisse du niveau culturel des Juifs saloniens. Le tirage des quatre journaux importants du début du siècle qui existaient encore, *L'Indépendant* et *Le Progrès* — en langue française — et *L'Accion* et *Le Messagero* — en judéo-espagnol —, passa de vingt-cinq mille exemplaires quotidiens en 1932 à seulement six mille en 1940. Les rencontres organisées par les clubs juifs, les conférences, les causeries et les cours, étaient de moins en moins nombreux. Le régime métaxiste avait suspendu toutes les libertés et il n'était plus possible de se réunir, quel que soit l'objet de la rencontre, sans une autorisation de la police. Une intelligentsia juive parvint cependant à survivre, dont le représentant le plus brillant fut sans doute Joseph Nehama, grand érudit, fondateur en 1897 de l'Association des anciens élèves de l'Alliance, collaborateur de diverses revues françaises, passionné par une grande variété de sujets, parmi lesquels l'hygiène, le droit et l'histoire, auteur d'une histoire de la ville de Salonique (*La ville convoitée*) et d'une grande *Histoire des Israélites de Salonique* en sept volumes<sup>20</sup>.

### **La destruction des Juifs de Grèce**

Les Allemands occupèrent Salonique en avril 1941, après que la Grèce se fût défendue avec succès contre l'attaque italienne. Le roi et nombre de dirigeants parvinrent à s'enfuir et un régime *Quisling* fut mis sur pied. Le général Georgios Tsolakoglou, signataire de l'armistice avec l'ennemi, devint Premier ministre. La Grèce fut alors divisée en trois zones : le nord de la Thrace fut octroyé à la Bulgarie, la région frontalière et la Macédoine grecque furent placées sous contrôle militaire allemand, tandis que le sud, Athènes et l'Épire revenaient aux Italiens.

En 1941, la majorité de la population juive grecque — c'est-à-dire à la fois de l'ensemble de la Grèce et des régions contrôlées par les Allemands — se trouvait à Salonique — 56 000 personnes sur 79 950<sup>21</sup>. Dès leur entrée dans la ville, le 9 avril 1941, les Allemands prirent des mesures à leur encontre : ils fermèrent les journaux juifs *L'Indépendant*, *Le Progrès*, *El Messagero* et *Accion*, et fondèrent un journal de langue grecque *Nea Evropi*, vigoureusement antisémite ; ils arrêtaient tous les membres du conseil de la communauté, et en pillèrent toutes les bibliothèques et les archives<sup>22</sup>. S'ils relâchèrent ensuite les membres du conseil, ce ne fut cependant qu'après avoir désigné comme président de la communauté Saby Saltiel, un de ses anciens

employés, pour servir de courroie de transmission avec l'administration militaire allemande et la Gestapo. Ultérieurement, les Allemands le remplacèrent par le grand rabbin de Salonique, Zvi Koretz, qu'ils avaient un temps emprisonné à Vienne. Comme plusieurs autres chefs de *Judenrat* en Europe, celui-ci suivit strictement les ordres des occupants, en espérant protéger ainsi la communauté des malheurs qui la menaçaient ; il devint ainsi un rouage de la machine de destruction, facilitant plutôt qu'entravant les plans des nazis. Mais il faut le distinguer de certains Juifs comme Albert Hasson, Jacques Albala, Edgar Kounio, etc., qui eux collaborèrent consciemment avec les Allemands<sup>23</sup>.

À partir de 1941, comme le reste de la population grecque, les Juifs souffrirent d'abord seulement, dans un premier temps, des pénuries alimentaires, en particulier pendant l'hiver 1941-1942. S'il y eut alors des arrestations et des exécutions, celles-ci n'avaient pas à cette période un caractère systématique. Mais ce n'était évidemment qu'une question de temps pour que les décisions prises en Allemagne sur l'extermination du judaïsme européen commencent à être appliquées en Grèce<sup>24</sup>.

Le 11 juillet 1942, tous les hommes juifs âgés de 18 à 45 ans furent appelés à se rassembler sur la place de la Liberté, au centre de la ville. Environ neuf mille d'entre eux répondirent à cette convocation, furent soumis à des vexations, frappés et contraints de se livrer à des exercices humiliants sous le soleil brûlant. Quelques jours plus tard, deux mille hommes furent envoyés aux travaux forcés dans diverses régions voisines, où ils furent employés dans des carrières ainsi que pour la construction de routes pour l'armée allemande. Plusieurs d'entre eux moururent en raison des conditions de vie. Les membres du conseil de la communauté entamèrent alors des négociations complexes avec le commandant militaire des affaires civiles, Max Merten, pour tenter de racheter les jeunes juifs : Merten leur demanda d'abord de lever 3 500 millions de drachmes, puis baissa ensuite la somme à 2 500 millions, mais à condition que la communauté accepte de céder le cimetière juif à la municipalité, qui le convoitait depuis la fin de la Première Guerre mondiale. Finalement, les Juifs ne réussirent à rassembler que 1 650 millions pour la date fixée et, le 6 décembre 1942, Max Merten ordonna la destruction du cimetière multiséculaire qui contenait près de cinq cent mille tombes — il en utilisa les matériaux pour construire, entre autres choses, une piscine destinée au loisir des officiers nazis. Entre-temps, les Allemands continuaient de terroriser les Juifs en pillant leurs biens et en expropriant les affaires des notables de la ville<sup>25</sup>.

Entre janvier et février 1943, Eichmann organisa pour le Bureau pour la sécurité du Reich la déportation des Juifs de Grèce. Une fois arrivés à Salonique, ses collaborateurs Dieter Wisliceny et Alois Brunner travaillèrent avec Merten à la réalisation du programme de déportation des Juifs locaux. Ceux-ci furent d'abord

20. Parmi les autres juifs grecs qui se distinguèrent par leur œuvre, il faudrait mentionner le poète de langue grecque, Joseph Eliia, les juristes de Larissa Hiskia Shaky, Acher Moïssis et Yomtov Yacoël, mort en déportation, le colonel Mordehai Frizi, le premier héros grec qui tomba sur le front d'Albanie en 1940, Mentech Bessantchi ou encore Albert Molho, journaliste et auteur talentueux, de conscience socialiste, ainsi encore que plusieurs autres qui contribuèrent à jeter un dernier lustre sur le judaïsme de Grèce.

21. Voir Esther Benbassa et Aron Rodrigue, *Juifs des Balkans : espaces judéo-ibériques XIV<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles*, Paris, La Découverte, 1993.

22. Voir Michaël Molho et Joseph Nehama, *In Memoriam. Hommage aux victimes juives des nazis en Grèce, Thessalonique, Communauté israélite de Thessalonique, 1948* (reimpr. en 1988), pp. 31-37.

23. *Ibid.*

24. Voir Mark Mazower, *Inside Hitler's Greece: The Experience of Occupation, 1941-1944*, New Haven, Yale University Press, 1993.

25. Voir Michaël Molho et Joseph Nehama, *In Memoriam...*, op. cit., pp. 47-55.





Albert Tchério et son épouse Elvire avec leur petite fille Sarah en 1932 à Salonique. Ils furent tous déportés à Auschwitz en avril 1943 (coll. part.).

obligés de porter l'étoile jaune, et un signe distinctif désigna leurs entreprises. Sous la direction du grand rabbin Zvi Koretz, les dirigeants communautaires dressèrent une liste détaillée de tous les Juifs de la ville, et les Allemands établirent trois ghettos dans les quartiers à forte concentration juive. Toute la population juive y fut transportée le 25 février. Après que les Juifs aient été enfermés dans ces ghettos, sans possibilité de sortir, les Allemands confisquèrent leurs fortunes.

Le premier train emportant des Juifs saloniens quitta la ville le 15 mars 1943, pour Auschwitz où il arriva le 20. Il transportait deux mille huit cents personnes ; 2 191 furent gazées dès leur arrivée. Cent cinquante juristes saloniens protestèrent contre ces déportations, et demandèrent que les convois soient envoyés vers d'autres parties du territoire grec. L'intelligentsia athénienne — y compris l'archevêque Damaskinos — tenta elle aussi de s'interposer en faveur des Juifs<sup>26</sup>. Le Grand rabbin Koretz essaya, sans succès, de persuader les autorités grecques, dont le Premier ministre fantoche, Ioannis Rallis, d'intervenir pour convaincre les Allemands de porter à quinze mille le nombre des trois mille juifs exemptés de la déportation pour être affectés aux travaux forcés au service de l'organisation Todt. Cette tentative ne fit qu'entraîner sa destitution et son arrestation.

Excepté quelques individus qui parvinrent à fuir et à rejoindre la résistance grecque, ou, avec l'aide de leur amis chrétiens, à se cacher dans d'autres villes de la zone italienne, les seuls à échapper à l'extermination furent quelques centaines de Juifs « espagnols » ou « italiens » qui selon des accords de 1943 signés par les Allemands avaient le droit d'être « rapatriés ». Sébastian Romero Radigales, consul espagnol à Athènes, travailla beaucoup pour leur protection, et grâce à ses efforts et à ses contacts avec les Italiens, il parvint à ce que cent cinquante Juifs « espagnols » se

réfugient au sud du pays. Le consulat italien à Salonique, le consul lui-même (Guelfo Zamboni) et l'attaché militaire (Lucillo Merci) protégèrent également sept cent cinquante Juifs et leurs biens en leurs fournissant des certificats de nationalité qui leur permirent de gagner la zone italienne<sup>27</sup>.

Le 8 mai 1943, neuf cent soixante-dix Juifs de Didimotikhon, trente-deux de Soufli et cent soixante de Nea Orestias (de la zone frontalière bulgare) furent emmenés à Salonique pour rejoindre le convoi du 9 mai. Les déportations se succédaient à grande vitesse : en août 1943, dix-neuf convois représentant 48 533 personnes avaient déjà quitté la ville. 37 387 furent gazées dès leur arrivée à Birkenau, et la plupart des autres périrent dans les camps de travail à Auschwitz.

Fin août 1943, Salonique, la Jérusalem des Balkans, après plus de quatre cent cinquante ans de vie séparée, était devenue *judenrein*<sup>28</sup>.

### ***Le sort des Juifs des régions sous occupation italienne***

Dans les territoires qui étaient sous leur contrôle, les occupants italiens adoptèrent envers les Juifs une attitude très différente : ils n'acceptèrent aucune déportation de Juifs et, jusqu'au moment où l'Italie capitula (en septembre 1943), firent tout leur possible pour rejeter les demandes des Allemands et bloquer la « solution finale »<sup>29</sup>. De 1941 à 1943, les Juifs d'Athènes et des autres villes de Grèce en zone italienne vécurent donc dans une relative tranquillité ; le chef de la police italienne, le général Carlo Geloso, ainsi que son successeur, Carlo Vecchiarelli, les protégeaient. De ce fait, la population juive d'Athènes atteignit le chiffre de dix mille personnes en 1943.

26. Voir Steven B. Bowman, « Greek Jews and Christians during World War II », in Yehouda Bauer et al., *Remembering the Future: Working Papers and Addenda. Jews and Christians during and after the Holocaust*, Oxford, Pergamon Press, 1989, vol. 1, pp. 215-223.

27. Voir Esther Benbassa et Aron Rodrigue, *Juifs des Balkans...*, op. cit., pp. 282-283.

28. *Ibid.*

29. Voir Daniel Carpi, « Nuovi documenti per la storia dell'Olocausto in Grecia : L'atteggiamento del degli Italiani », in *Michael*, n° 7, 1981, pp. 119-200.

Après la capitulation italienne, lorsque les Allemands prirent le contrôle de l'ancienne zone italienne, ils nommèrent, conformément à leur pratique habituelle, le grand rabbin Eliahu Bazirly président de la communauté d'Athènes. Mais contrairement à son homologue de Salonique, celui-ci fit son possible pour les gêner, en commençant par dissoudre le conseil de la communauté et former un groupe secret de notables pour faire face à la situation. Après s'être installé à Athènes, et avoir institué un *Judenrat*, D. Wizliceny, l'adjoint d'Eichmann, lui ordonna de dresser une liste de tous les Juifs, en prenant appui sur les registres communautaires. Loin d'obéir, Bazirly les brûla, et s'échappa de la ville, grâce au soutien et à l'aide de Juifs communistes et de leurs compagnons chrétiens qui l'emmenèrent avec sa famille dans un centre de la résistance grecque. En octobre 1943, les Allemands ordonnèrent aux Juifs d'Athènes de s'enregistrer, mais la plupart d'entre eux ne le firent pas. Finalement, en mars 1944, les Allemands en arrêterent huit cents — les seuls sur qui ils purent mettre la main à Athènes —, qu'ils déportèrent immédiatement<sup>30</sup>.

Dans les autres villes du pays, de nombreux Juifs purent se sauver grâce à l'aide des autorités laïques et religieuses locales, ou de leurs amis chrétiens. Malgré tout, cinq mille deux cents furent cependant arrêtés et déportés à Auschwitz entre mars et avril 1944<sup>31</sup>, et environ mille huit cents Juifs de Corfou et mille sept cents de Rhodes furent encore déportés en juin 1944.

Aujourd'hui, il n'est toujours pas facile de dénombrer le nombre exact de Juifs morts pendant la Shoah.

Selon les statistiques du Comité Central des Communautés Juives de Grèce (KIS), établies juste après la libération, 87 % de la population juive d'avant-guerre aurait péri<sup>32</sup>. C'est une des proportions les plus élevées en Europe, avec comme cas extrême Salonique, où le pourcentage monte à 96 %. Des cinquante mille Juifs de Salonique avant guerre, il n'en restait plus que mille neuf cent cinquante en 1944, et des trente et une communautés juives de Grèce, huit, avec quelques centaines de membres au total, exception faite de la communauté d'Athènes, accrue de ceux qui ne pouvaient plus rejoindre leurs communautés détruites à jamais. □

**Tableau récapitulatif des déportations de Juifs de Grèce**

Régions	1940	Déportés	1947	1959
Thrace	2 852	2 692	74	38
Macédoine	62 800	51 162	2 309	1 410
Thessalie	2 727	1 831	405	856
Grèce continentale	3 825	1 780	5 100	2 669
Péloponnèse	337	90	152	37
Epire	2 584	2 384	238	115
Îles	4 825	4 060	667	135
<b>Total</b>	<b>79 950</b>	<b>52 573</b>	<b>10 371</b>	<b>5 260</b>

SOURCE : Michael Molho et Joseph Nehama, *In Memoriam...*, op. cit., p. 326.

30. Voir Michaël Molho et Joseph Nehama, *In Memoriam...*, op. cit., tome 2, pp. 50-51.

31. *Ibid.*, p. 53.

32. Central Zionist Archives (CZA) S25-5282. Liste non datée, préparée par le Comité central des communautés juives de Grèce (KIS), en 1946 probablement.